PP 1002 / P 415
DÉPARTEMENT MISSIONNAIRE
DES ÉGLISES PROTESTANTES
5, CHEMIN DES CÈDRES
1000 - LAUSANNE 9

LES

VOIES PROVIDENTIELLES

DE DIEU

ENVERS LA SOCIÉTÉ DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

DE PARIS

Par EUGÈNE CASALIS

RAPPORTEUR.

JUBILÉ CINQUANTENAIRE

23 AVRIL 1874.

PRIX : 50 CENTIMES.

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ & FISCHBACHER

RUE DE SEINE, 33.

ET A LA MAISON DES MISSIONS

RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 26.

1874

Inv. 3872.

P 415 Voies providentielles de Dieu
envers la Soc. des missions évanl.
de Paris

Prêté le : Nom Adresse, télé.

LES

VOIES PROVIDENTIELLES

DE DIEU

ENVERS LA SOCIÉTÉ DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

DE PARIS

Par EUGÈNE CASALIS

RAPPORTEUR.

JUBILÉ CINQUANTENAIRE

23 AVRIL 1874.

PRIX : 50 CENTIMES.

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ & FISCHBACHER

RUE DE SEINE, 33.

ET A LA MAISON DES MISSIONS

RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 26.

1874

DÉPARTEMENT MISSIONNAIRE
DES ÉGLISES PROTESTANTES
5, CHEMIN DES CÈDRES
1000 - LAUSANNE 9

LES VOIES PROVIDENTIELLES

DE DIEU

ENVERS LA SOCIÉTÉ DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

DE PARIS.

Messieurs,

Nous sentons tous que cette réunion doit être essentiellement consacrée à l'adoration et à l'action de grâces. Chacune des années dont s'est composé le demi-siècle accordé à notre activité missionnaire, a témoigné de la fidélité de notre Maître, de la pleine suffisance de ses directions et de son secours. Toutes ensemble, elles se dressent, en ce moment, devant nous pour nous rappeler où a été notre force dans le passé, nous dire où nous devrons toujours la chercher. Votre attente serait déçue si, dans une circonstance comme celle-ci, nous faisions autre chose que retracer les interventions providentielles qui ont conduit le protestantisme français à s'occuper du salut des païens, et qui l'ont mis à même de fonder, au delà des mers, des Eglises dont l'importance et la vitalité s'accroissent de jour en jour.

Vous reportez-vous quelquefois par la pensée à cette éclosion simultanée de Sociétés de missions qui fit l'étonnement des dernières années du XVIIIe siècle et des premières de celui-ci ?... On vit naître, comme par enchantement, en 1786, la Société des missions métho-

distes d'Angleterre; en 1792, celle des chrétiens baptistes; en 1795, celle des missions de Londres; en 1796, celle de l'Eglise établie d'Ecosse; en 1797, la Société des missions néerlandaises; en 1799, celle de l'Eglise épiscopale d'Angleterre; en 1814, celle des missions baptistes des Etats-Unis; en 1816, celle de Bâle; en 1817, celle de l'Eglise presbytérienne d'Amérique; en 1819, celle de l'Eglise méthodiste du même pays! — Quel merveilleux élan! Quelle puissante levée de boucliers! On eût dit que les enfants de la réformation avaient soudainement aperçu à l'horizon, l'ange de la vision apocalyptique portant dans ses mains l'Evangile éternel destiné à toute tribu, langue et peuple, et qu'ils se mettaient à sa suite comme un seul homme.

Le protestantisme français devait-il entrer dans ce mouvement?... Il est assez probable que si nos frères de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis eussent été appelés à se prononcer sur cette question, ils l'eussent fait négativement. Ils auraient dit : C'est à peine si notre sœur, l'Eglise protestante de France, commence à se croire et à se sentir chez elle, sur le sol natal, quel gage de stabilité pourrait-elle donner à ses missions? Elle n'a pas assez de pain pour ses propres enfants, comment pourrait-elle en offrir à des peuples étrangers?

Eh bien non! dit le Seigneur, dont la tendresse aime tant à se déployer en faveur des petits et des dépouillés, la France protestante ne sera pas privée du privilége de travailler pour moi dans le monde païen! La traiterais-je en déshéritée parce qu'elle a tant souffert? J'ai dit que celui qui *arrose sera arrosé*, interdirais-je au plus altéré de mes enfants, l'accès de l'un des canaux de ma bénédiction?...

Alors l'écho de ce qu'avaient entrepris pour l'extension du règne de Jésus-Christ, des nations protestantes libres et riches, commença à pénétrer, d'abord assez confus, bientôt vibrant et continu, dans Paris, dans quelques cités de la province, dans les humbles villages, les

temples épars où vivaient et se réunissaient de vrais fils, de véritables filles de la réformation française. Ils se demandèrent ce que le Seigneur attendait d'eux. Chacun, de son côté, se mit humblement à l'œuvre selon son pouvoir. Aucun n'aspira plus haut que ceci : *Prier pour les messagers du salut*, quelle que fût leur extraction nationale ou religieuse, et *envoyer quelques pites françaises* aux Comités qui les soutenaient. Dès lors, il y eut chez nous aussi une œuvre missionnaire. On peut même être sûr que dans ce moment de son histoire, elle a été tout particulièrement agréable à Dieu, car c'est alors qu'elle fut le plus humble, le plus désintéressée et qu'elle vécut le plus exclusivement de prière et de foi.

Ces lumignons qui scintillaient par-ci, par-là, devaient inévitablement réunir leurs petites flammes. Où trouvèrent-ils, pour la première fois, un centre commun? A Paris, répondrez-vous sans hésitation, sous les auspices de Paris, le grand initiateur, le centralisateur par excellence! Détrompez-vous, ce fut à Toulouse! Dieu le voulut, sans doute, pour mettre en plus grande évidence l'action indépendante et directe de son Esprit dans le mouvement qui commençait à se produire.

En vous invitant à ce Jubilé, nous vous avons dit, Messieurs, que le Comité des missions de Paris s'était constitué en 1822, et que sa première Assemblée générale avait eu lieu en avril 1824. Dans la même année, il se tint à Toulouse, une réunion du même genre. Nous en possédons le procès-verbal. On y lit ce qui suit: « Depuis 1820, il existait à Toulouse une petite Société d'amis des missions qui se réunissaient de temps en temps pour dire à notre Père Céleste : « que ton règne vienne! » M. le pasteur Chabrand, toujours plein du désir de voir toutes les âmes soumises au joug du Seigneur, se plaisait à entretenir fréquemment les fidèles de l'état déplorable des païens et du devoir imposé à chaque chrétien de leur envoyer des missionnaires évangéliques. Tandis que ce

bon ouvrier plantait et arrosait, il plut au Seigneur de donner l'accroissement. Plusieurs sentirent la haute importance des missions et délièrent leurs bourses. Le produit des collectes fut immédiatement envoyé à l'Institut des missions de Bâle, en Suisse, sur lequel repose visiblement la bénédiction de l'Eternel. » Après avoir ainsi établi avec simplicité la priorité de ses efforts, l'association de Toulouse ajoutait, par la voix de son rapporteur, M. le pasteur Sabatié : « Telle était la disposition des chrétiens évangéliques de Toulouse, lorsque nous reçûmes de Paris une circulaire en date du 2 décembre 1822, qui nous annonçait l'organisation, dans cette capitale, d'une Société de missions chez les peuples non-chrétiens. Nos âmes reconnaissantes s'élevèrent en actions de grâces vers « Celui qui donne le « vouloir et le faire selon son bon plaisir. » Nous sentîmes qu'il était de notre devoir de nous affilier à la Société de Paris. »

Les Eglises de Besançon, Montpellier, Nîmes, Strasbourg suivirent immédiatement l'exemple de Toulouse.

L'année suivante, nous trouvons la Société de Paris flanquée de douze associations auxiliaires de plus, celles de Lemé, Milhau (Aveyron), Asnières-lès-Bourges, Anduze, Lunel, Calmont et Gibel, Mer, Orléans, Châtillon-sur-Loire, Barr, le Ban-de-la-Roche, dont Oberlin fut le premier président, et Genève.

Messieurs, si nous avons paru trouver un certain plaisir à vous montrer la province devançant un peu notre capitale, vous voyez aussi que nous avons eu hâte de dire avec quelle rapidité l'œuvre s'étendit dès qu'elle se fut centralisée à Paris. Ce ne fut pas le seul avantage qu'elle en retira. Dieu lui avait préparé ici un appui et une direction dont vous apprécierez toute la valeur rien qu'à nous entendre nommer les hommes dont se composa le premier Comité d'administration. C'étaient l'amiral Ver-Huell, qui après avoir combattu sur tant de mers et avec tant de vaillance pour l'honneur

du pavillon français, avait saisi avec une ardeur toute juvénile, l'idée d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ; — M. D'Ounous, sage gardien de nos droits à la chambre des députés, — MM. Marron, Jean Monod, Juillerat, Gœpp, Boissard, vénérables pasteurs, dont les mains venaient d'ouvrir les temples accordés *enfin* aux cultes réformé et luthérien, et qui s'étaient empressés de reconnaître que nos premières franchises devaient profiter à de plus malheureux que nous. — C'était aussi le jeune héritier d'un nom synonyme du génie littéraire et de la haine de toute oppression. M. le baron Auguste de Staël avait fait hommage à la croix de son Sauveur de tout ce qu'il avait reçu de son illustre mère. En le voyant rapporter de Nantes pour les dérouler devant le Comité de la Morale chrétienne, les chaînes de quelques récentes victimes de la traite, les philanthropes avaient salué en lui un émule de Wilberforce ; les chrétiens, en lisant son nom sur la liste des membres du Comité des missions, avaient compris que sa philanthropie était celle qui veut sauver l'homme tout entier, l'affranchir pour le ciel plus encore que pour la terre ! Ah ! pourquoi un tel athlète fut-il si prématurément ravi à l'amour et aux espérances de l'Eglise ? — Nommons encore M. Stapfer, le profond penseur, qui mettait, avec un égal empressement au service de la Société biblique et à celui de la Société des missions, sa puissante dialectique et sa plume délicate ; — M. Kieffer, le savant orientaliste, dont les dernières années ont été consacrées à une révision de la Bible en langue turque ; — MM. Frédéric Monod et Henri Lutteroth, qui devaient, l'un dans les *Archives du Christianisme*, l'autre dans le *Semeur*, plaider si cordialement la cause de notre Société ; — MM. François Delessert, Bartholdi, Dobrée, Waddington, si dévoués à nos pauvres et à nos Eglises, mais dont l'inépuisable charité sut aussi se répandre sur les païens, montrant ainsi combien était, dès lors, sincère et réelle, l'alliance de la mission intérieure et de la mission étrangère ; —

M. Wilks, enfin, par qui l'Angleterre nous faisait passer l'exemple entraînant de son zèle et les fruits de son expérience.

Tous les premiers membres du Comité, sauf un seul, sont entrés dans leur repos, nous laissant de nobles et sanctifiants souvenirs. Ceux qui leur ont immédiatement succédé nous ont été, eux aussi, presque tous ravis par la mort ou des retraites vivement regrettées. Parmi ces bienfaiteurs, comment ne pas nommer M. Victor de Pressensé, qui a si longtemps porté le souci de nos finances, et M. le comte Jules Delaborde, qui nous a présidés avec tant de cœur et de talent durant un quart de siècle?

La direction étant constituée, l'adhésion des Églises s'accentuant toujours plus, on se demanda ce que l'on allait faire. Fallait-il s'en tenir à être l'un des grands auxiliaires de la Société de Bâle? Ce fut d'abord la pensée dominante; mais Dieu nous appelait à plus que cela. Une visite fort désintéressée de M. Blumhardt, directeur de l'Institut de Bâle, fit faire un grand pas à la question. En s'entretenant avec cet homme de foi, on reconnut qu'il fallait doter nos Églises d'une œuvre qui leur fût propre et dont elles eussent toute la responsabilité. On prit devant Dieu l'engagement de le faire, sans écouter les conseils de la prudence humaine. Les comptes du trésorier n'accusaient encore, comme maximum des recettes, qu'une dizaine de mille francs. — Le Seigneur ne donna pas à ce louable zèle le temps de se refroidir. Tout juste en ce moment, se trouvait à Paris un pasteur des États-Unis, le Révérend Jonas King, grand partisan du *go-ahead*, comme le sont tous les gens de son pays, lequel offrit d'aller de suite, au nom et aux frais du Comité, porter l'Évangile aux mahométans et aux juifs de la Palestine. Sa proposition fut accueillie et cela fit faire encore un pas de plus sous l'œil directeur de Dieu. On se dit que M. King pourrait revenir dans quelque temps enseigner la langue arabe vulgaire à de jeunes missionnaires qui se voueraient à l'évangélisation du Levant. On résolut de louer une maison et d'y appeler, en qualité de directeur, un pasteur instruit et zélé. La maison fut le n° 41 du boulevard Montparnasse, le directeur, M. Galland, de Genève. La Société de Bâle voulant faire profiter quelques-uns de ses élèves des facilités que notre capitale présentait pour l'acquisition de certaines sciences, se hâta de les envoyer dans notre institut à titre de pensionnaires. C'étaient MM. Albrecht, Korck et Gobat. Peut-être, Messieurs, aviez-vous ignoré jusqu'à cette heure que notre Société a eu le privilége de contribuer à la préparation de l'éminent missionnaire qui, après avoir porté l'Évangile en Abyssinie, est devenu l'évêque protestant de Jérusalem. L'un des apôtres de la Chine, le célèbre Gutzlaff, passa, lui aussi, quelque temps dans notre première Maison des missions.

La présence de ces jeunes gens éveilla tout naturellement le désir de voir arriver des élèves français. Vous jugerez de ce que l'on éprouvait à cet égard par quelques paroles de M. Waddington, à l'assemblée de 1824. Après avoir dit comment on avait pourvu aux frais d'équipement de M. King, il ajouta : « A Dieu ne plaise qu'avec le départ de cet excellent homme, cet article de dépense soit rayé de nos livres ! Plaise à Dieu, au contraire, que beaucoup de missionnaires semblables à lui sortent de notre institution, et portent au loin la bonne nouvelle du salut par le sang de Jésus ! Plaise à Dieu que je voie les noms, non pas d'un Américain, d'un Anglais ou d'un Allemand, mais les noms de Français s'illustrant dans cette nouvelle carrière de bienfaisance et de charité ! Oh ! avec quel redoublement de joie, je coucherais leurs noms sur le registre de notre Société ! » L'homme qui parlait ainsi, était le trésorier de la Société, il venait de rendre compte de l'emploi des 13,061 francs qu'il avait reçus pendant l'année ; il ne lui restait qu'un solde de 3,450 francs, et il devait pourvoir aux frais de

voyage et d'entretien de M. King, et aux dépenses de la Maison des missions, qui s'élevaient déjà à 5,305 francs! Jugez par là de ce qu'étaient l'ardeur et la foi des fondateurs de la Société.

Les élèves français allaient venir. A l'assemblée suivante, on en vit cinq assis devant l'estrade du Comité, et, cette fois, M. Waddington put annoncer une recette de 26,978 francs. Quatre de ces jeunes gens devaient leur piété et leur vocation aux enseignements, aux exhortations, et surtout aux prières de M. le pasteur Colani de Lemé. Pendant qu'il travaillait au relèvement des Églises du département de l'Aisne avec un zèle que rien n'arrêtait, et au prix de fatigues excessives, ce chrétien éminent avait ambitionné de donner à la France protestante ses premiers missionnaires, et il y avait réussi. Noble et saint exemple, Messieurs! s'il était généralement suivi dans le corps pastoral, on verrait promptement cesser les plaintes des populations d'outre-mer qui nous demandent en vain des missionnaires, et celles des Églises de notre patrie qui réclament des conducteurs avec aussi peu de succès!

M. Galland et sa digne compagne, tout heureux qu'ils avaient été d'accueillir des élèves bâlois, acclamèrent avec une joie difficile à décrire, l'arrivée de jeunes Français. — Une douloureuse épreuve les força bientôt à se démettre d'une charge qu'ils avaient acceptée de tout leur cœur, et à laquelle ils semblaient tout particulièrement propres. C'est alors que Dieu manifesta l'homme auquel il la destinait d'une manière définitive et qui, par son savoir, son zèle infatigable, sa parole entraînante, devait populariser en France l'œuvre nouvelle, lui donner une impulsion dont les effets se continuent encore aujourd'hui. M. GrandPierre fut élu directeur, et s'installa à la Maison des missions en 1826.

Trois ans plus tard, les premiers missionnaires français se trouvaient prêts. Où fallait-il les envoyer?...

Encore ici, Dieu intervint d'une manière vraiment merveilleuse.

La question n'était pas facile. On était sous Charles X, et l'accès de nos colonies nous était interdit par les prétentions alors toutes-puissantes du clergé catholique. — Malgré la libéralité croissante des souscripteurs, on ne pouvait songer à l'Inde, à la Chine, où la vie était si chère, et où l'on n'arrivait qu'après avoir dépensé des sommes énormes. — Il allait sans dire qu'il ne fallait pas envoyer les premiers ouvriers dans des contrées soumises à l'influence d'un climat meurtrier. Notre Société était trop pauvre en hommes pour s'exposer, comme celle de Bâle, à paver de tombeaux son premier champ de travail. — Il était en sus fort désirable que nous pussions débuter dans un pays nouveau, où notre œuvre ne fût pas perdue et comme noyée au milieu d'autres, où nous pussions travailler selon nos aptitudes spéciales et notre caractère national. Cet encouragement était indispensable à notre faiblesse.

La solution ne se fit pas attendre. Le libérateur des Hottentots, l'intrépide défenseur des Cafres et de toutes les populations indigènes de l'Afrique méridionale, le docteur Philip, se trouvait en ce moment en Angleterre. Il apprit dans quel embarras était notre Comité, et il se donna la peine de venir ici tout exprès pour lui proposer un champ en quelque sorte illimité, un climat proverbialement salubre et des facilités d'existence exceptionnelles.

Ses conseils furent suivis; nos premiers missionnaires partirent, sous ses auspices, en 1829. Mais ce fut seulement trois ans plus tard, que dans la même partie du monde, par une autre intervention du Seigneur semblant tenir de la légende, la rencontre d'un chasseur indigène nous révéla l'existence des Bassoutos. C'est parmi eux que nous nous sommes établis définitivement; c'est là que Dieu a béni nos efforts pour le salut de milliers d'âmes, et c'est de là que notre œuvre com-

mence maintenant à s'étendre vers des contrées situées plus au nord, soutenue par des Églises qui nous doivent tout, et propagée par des catéchistes dont nous avons pu développer l'intelligence et former la parole, après leur avoir appris à aimer le Seigneur.

Vous ne vous attendez pas, Messieurs, à ce que nous retracions, même succinctement, l'histoire de cette mission; le temps ne nous le permettrait pas, et nous voulons rester fidèles à notre plan qui est de rappeler surtout ce que le Seigneur a fait pour nous par les arrangements de sa providence. Ce que nous allons ajouter au sujet de notre œuvre au sud de l'Afrique, appartiendra exclusivement à cet ordre de faits.

Avez-vous jamais remarqué dans les rapports de nos missionnaires des plaintes sérieuses sur la conduite des indigènes à leur égard, quelque chose qui ressemblât, nous ne dirons pas à des persécutions, mais à de mauvais traitements, à de véritables insultes? Et cependant, ils étaient tombés, comme des nues, au milieu de populations que de longues guerres avaient surexcitées, démoralisées au point de faire naître dans leur sein un cannibalisme partiel, il est vrai, mais d'autant plus horrible qu'il était sans précédent dans les traditions nationales. Ces populations, ils les ont fréquemment froissées, dérangées par des réformes humiliantes, pénibles, qui leur semblaient de nature à tout bouleverser chez elles. Comment expliquer cette exemption des résistances violentes qui ont été le lot des missionnaires de presque toutes les autres Sociétés? C'est que Dieu avait suscité et préparé de longue main pour nos frères un ami, un protecteur qui, s'il a trop longtemps éludé leurs efforts pour humilier son âme devant la croix, et s'il n'a pas toujours su résister à la tentation de réagir avec habileté contre ce qu'il appelait les exagérations de ses sujets convertis, n'a jamais permis cependant que l'on considérât et que l'on traitât ses missionnaires autrement que comme des hommes auxquels il avait donné

toute sa confiance. Moshesh est mort, Messieurs, et gloire en soit rendue au Seigneur, il est mort chrétien, en s'écriant : « *Laissez-moi m'envoler dans le Ciel!* » Nous pouvons maintenant parler de lui avec toute liberté. Quel phénomène que cet homme au milieu des chefs sanguinaires de l'Afrique! A l'âge de quinze ans, dans une contrée où l'on n'avait jamais entendu parler de nous et de notre civilisation, voyant son père envoyer un meurtrier à la mort, il s'était précipité pour couvrir le coupable de son corps, en s'écriant : « Ne le tuez pas; au lieu d'un cadavre vous en auriez deux! Prenez-lui tout ce qu'il a, exilez-le, mais ne le tuez pas! » Et, dans l'âge mûr, il a toujours pensé de la même manière. Pendant quarante ans, il n'a recouru qu'une fois à la peine capitale et il s'en est constamment repenti. C'était pour un cas de révolte armée contre son autorité. Le chef de l'insurrection fut précipité du haut d'une sorte de roche tarpéienne. Que de fois Moshesh passant devant cet endroit avec son ami, l'ancien missionnaire qui vous parle de lui en ce moment, ne l'a-t-il pas arrêté pour lui dire : « Vois-tu?... c'est ici!... Depuis lors, mon sommeil en a toujours été troublé! » — Ce fils de sauvages avait compris aussi que le meilleur moyen de triompher de ses adversaires était de se montrer obligeant envers eux. Après avoir repoussé les assauts d'un ennemi venu de très-loin, le voyant en pleine déroute, il lui envoya un troupeau de bœufs, en disant : « Vous aviez faim, sans doute, prenez cela et vous en retournez en paix. » Et il avait réussi, par ces procédés inouïs, à rendre les meurtres extrêmement rares dans son pays, et à se concilier à peu près toutes les nationalités de sa race. La clémente politique de Moshesh ne l'a déçu que lorsqu'il a eu à lutter avec la nôtre. Les blancs seuls ont été capables de résister à cet ascendant moral, et de se prévaloir d'une modération qui eût dû les désarmer. Dites, Messieurs, si le chasseur du désert qui conduisit

nos missionnaires auprès de Moshesh, n'était pas un messager de la Providence !

L'opportunité du moment de leur arrivée, au point de vue de la situation du peuple, n'est pas moins remarquable. Un peu plus tôt, des combats incessants avec des ennemis du dehors, des luttes intestines produites par la famine les eussent mis dans l'impossibilité de s'établir parmi les Bassoutos. Un peu plus tard, ils eussent trouvé la contrée entièrement déserte. Moshesh, par son intelligence et sa fermeté, s'était enfin débarrassé des envahisseurs de son pays, il avait aussi presque entièrement supprimé le cannibalisme ; mais une infinité de ses sujets s'étaient dispersés, et plusieurs étaient revenus pour annoncer la découverte d'une nation amie du travail et sachant le rémunérer. Ils parlaient des colons du Cap. L'attrait était irrésistible pour des populations qui avaient tant souffert. C'était à qui ferait le plus vite son paquet et gagnerait le plus promptement la terre de la promesse. Moshesh voyait ainsi ses sujets disparaître les uns après les autres ; le désert se faisait autour de lui. C'est alors qu'en confiant ses douleurs à un chasseur étranger, il avait, sans le savoir, ouvert son pays à nos missionnaires. Leur arrivée fit cesser la désertion ; la paix fut définitivement rétablie ; les émigrés, qui n'avaient pas oublié les charmes du pays natal, revinrent de toutes parts. Il furent d'autant plus disposés à écouter les enseignements de nos frères qu'ils leur devaient la conservation de leur nationalité. Grâce à la popularité dont ils jouirent ainsi dès leur arrivée, les missionnaires purent faciliter les rapports commerciaux, donner une grande impulsion à l'agriculture, introduire dans le pays plusieurs animaux domestiques inconnus jusque-là ; en un mot, ils eurent le privilége de se rendre, par toutes sortes de bienfaits, indispensables aux indigènes et de confondre leur vie avec celle des populations qu'ils voulaient gagner à Jésus-Christ. C'est ce qui explique, Messieurs, que lors-

qu'ils ont reparu dans leur vraie patrie, ils ont produit sur vous l'effet de *Bassoutos missionnaires* bien plus que celui de missionnaires chez les Bassoutos. C'est ce qui peut vous faire aussi comprendre que Tsékélo, ce jeune fils de Moshesh, dont les manières et les discours vous ont si vivement impressionnés, ait parlé devant vous de M. Daumas et de ses collègues, comme il eût parlé de Moshesh ou de ses ancêtres. La gloire en revient tout entière au Seigneur, qui avait si sagement et si miséricordieusement déterminé le moment où nous devions entrer en activité.

Si nos missionnaires ont trouvé la plus douce des récompenses dans l'affection et l'estime des naturels, vous savez tout ce qu'ils ont eu à souffrir de la part de gens de leur propre race et de la même religion qu'eux. Pendant vingt ans, ils se sont vus périodiquement troublés, entravés dans leur œuvre par des guerres dont la cause originelle n'était autre que les convoitises éveillées par la fertilité du pays des Bassoutos. La dernière crise a coûté à nos frères près de deux ans d'exil. Elle a fait prématurément descendre dans la tombe notre inestimable Daumas. Cet homme, tout à la fois si courageux et si débonnaire, n'a pu survivre à la dispersion de son troupeau et à la perte d'une station qui s'était transformée par ses soins en une véritable oasis du Seigneur. — Mais encore ici, la fidélité de notre Maître ne s'est pas démentie. Sa providence a mis dans la plus éclatante lumière l'intégrité et le désintéressement de nos ouvriers, et leur a assuré une place honorable parmi les défenseurs du droit et de l'humanité. Elle a veillé à ce que le beau nom qu'ils se sont acquis retentît de peuplade en peuplade jusque dans l'intérieur de l'Afrique, pour y préparer les cœurs à recevoir des messagers du salut. Leur constance dans l'épreuve et la justice de leurs réclamations ont enfin réveillé le pouvoir auquel Dieu a confié la tutelle de ces peuples en formation. Le droit inaliénable des Bassoutos au pays qu'ils

ont reçu de leurs aïeux, a été définitivement reconnu et placé sous les plus rassurantes garanties. Pour compenser les pertes qu'ils ont faites, on leur facilite, en ce moment, l'accès d'une province fertile où se sont déjà formées de nombreuses congrégations qui nous appellent à grands cris.

Nous craignons que vous ne nous accusiez d'exagération, Messieurs, et cependant il faut bien que vous nous permettiez de dire que si nous sommes à *Taïti* et au *Sénégal*, c'est que Dieu, pour nous y conduire, a parlé tout aussi clairement, si ce n'est plus, que lorsqu'il nous somma par la voix d'un inconnu d'aller porter sa parole aux Bassoutos.

Rappelez-vous les sentiments que vous fit éprouver la nouvelle que le protectorat français avait été proclamé dans les *Iles de la Société*. Vous comprîtes à quelles obsessions, à quelles intrigues elles allaient être exposées de la part du clergé qui avait provoqué cette mesure. Vous auriez voulu pouvoir couvrir de votre protection les jeunes Eglises de ces parages, suppléer à leur inexpérience, mettre leurs droits religieux à l'abri de toute atteinte. Vous ne pouviez pas, sans manquer de délicatesse, intervenir directement en leur faveur aussi longtemps que leurs pères spirituels étaient là et espéraient pouvoir y rester. Plus tard, la porte se trouva fermée. On vous dit : « les Eglises de Taïti étaient majeures, leurs droits ont été reconnus, elles n'ont que faire de vous. » Mais vos prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. Les marins de tout pays recommençaient à s'abattre sur Taïti comme sur une proie livrée à leurs convoitises, et le clergé catholique créait des embarras journaliers au pastorat indigène, s'attachant surtout à faire passer l'enseignement primaire dans des mains congréganistes. Le mal semblait sans remède, la ruine paraissait inévitable, lorsque nous reçûmes de la reine Pomaré et du Corps législatif de l'île, la demande de leur envoyer des hommes capables de

conjurer de si grands périls. Cette supplique avait passé sous les yeux de l'autorité prépondérante qui ne s'était pas opposée à ce qu'elle nous fût transmise. L'intervention de Dieu fut-elle jamais plus évidente ? Et aujourd'hui, Messieurs, au moment où nous célébrons ce Jubilé, nous pouvons vous annoncer que les efforts de nos missionnaires ont abouti à doter les Eglises de Taïti de tous les éléments de vie religieuse, de toutes les garanties de conservation que présente le régime synodal. C'est ce qu'il leur fallait, cela seul pouvait les sauver. Les missionnaires congrégationalistes de la Société de Londres qui les avaient arrachées au paganisme, leur avaient servi de lien aussi longtemps qu'elles avaient joui de leur direction. Après leur départ, ce fut une désagrégation complète. Il y eut autant d'Eglises isolées qu'il y avait de districts. Nulle entente obligatoire, nulle délibération commune, nul contrôle réciproque. L'autorité nouvelle mit le comble à ce désarroi en confondant l'Eglise avec la circonscription civile et livrant l'élection du pasteur au vote de tous les habitants du district, qu'ils fussent communiants ou simples auditeurs, protestants ou catholiques, Taïtiens ou Français. N'y a-t-il pas lieu de s'étonner, Messieurs, que ces pauvres Eglises, soumises à un pareil régime, aient conservé autant de vie qu'elles l'on fait et soient demeurées, en somme, si fermement attachées à la foi évangélique ? Tout est changé maintenant, par la grâce et à la gloire de Dieu ; les Eglises sont rattachées les unes aux autres par un lien commun, *le Synode ;* elles règleront entre elles toutes les questions de doctrine et de discipline ; les personnes qui pratiquent le culte, et dont la conduite ne dément pas la profession chrétienne, pourront seules concourir à l'élection des pasteurs. Nous avons en notre possession le numéro du *Journal officiel* de Taïti où le décret autorisant la publication des statuts du Synode a paru, revêtu de la signature de la reine Pomaré IV et de celle du représentant de la France.

Les desseins miséricordieux du Seigneur sur la *Sénégambie* se réalisent aussi. Depuis longtemps, nos regards se portaient vers cette contrée que nos bâtiments à vapeur atteignent en huit jours et où la suprématie de la France est reconnue par des millions de noirs. Mais la porte nous en était fermée. Elle devait cependant s'ouvrir cette porte, car Dieu n'oublie jamais les requêtes de ses enfants et quelqu'un avait fléchi le genou sur le sol du Sénégal pour le consacrer à Dieu. Une quakeresse, du nom de Hannah Kilham, fut conduite par nous ne savons quelles circonstances dans ce pays, à la fin du siècle dernier. Son cœur s'émut à la vue de tant de païens vivant dans la plus complète ignorance de l'Evangile. Elle s'attacha tout particulièrement aux Jolofs. Elle apprit leur langue, composa quelques exercices de lecture et y fit entrer des passages de la Bible si bien traduits, qu'un jeune noble de la contrée s'écria, en les lisant, « voilà du vrai wolof; que c'est grand ! que c'est bon ! que c'est grand, que c'est bon ! » Mlle Kilham mourut dans ce pays-là, sans que personne eût entendu parler d'elle. Mais Dieu avait été témoin de ses efforts et ses prières étaient montées en mémoire devant lui.

Et voilà pourquoi il est advenu qu'au jour et à l'heure où personne ne s'y attendait, la direction des affaires du Sénégal a été confiée à un homme dont le dévouement à la France n'est surpassé que par l'amour qu'il porte à son Sauveur. La porte s'est alors ouverte devant nous comme d'elle-même, et bien que l'administration du pays ait depuis lors passé en d'autres mains, rien jusqu'à ce jour, n'est venu entraver notre activité ou même nous faire sentir que notre présence n'était pas agréable. Les Jolofs se sont attachés à nos missionnaires. Il en est qui nous ont confié leurs enfants pour que nous en fassions des messagers de Christ. L'œuvre de Mlle Kilham a été reprise. Les livres historiques du Nouveau Testament et l'Epître aux Romains ont été traduits. L'Evangile selon saint Matthieu, grâce au concours

de la Société biblique de France, est déjà dans les mains des indigènes.

Notre école de Saint-Louis, d'après les plus récentes nouvelles, compte soixante élèves. Un premier converti a été baptisé ; d'autres se préparent à recevoir ce sceau de l'Alliance de grâce, et de l'intérieur, on nous demande avec instance des missionnaires. Ces premiers efforts ont, il est vrai, coûté des vies précieuses. Mais ne fallait-il pas que notre Maître vît qu'il y a aussi parmi nous des hommes que n'effraye pas la pensée de mourir pour son nom ? Si quelque chose peut ajouter à l'évidence de l'appel que nous avions reçu de lui, en faveur du Sénégal, c'est la parfaite soumission, la foi inébranlable avec laquelle les parents des jeunes ouvriers qui reposent à Sedhiou et à Gorée, se sont inclinés devant la volonté du Seigneur.

Messieurs, nous terminons avec le douloureux sentiment que cette revue des voies miséricordieuses de Dieu envers notre Société a été bien incomplète et superficielle. Mais comment énumérer en quelques minutes des bienfaits qui se sont accumulés pendant cinquante années ?...

Des populations soustraites à une destruction qui paraissait inévitable, définitivement conservées à la famille humaine, gagnées au travail, au progrès, — au milieu de ces populations (qui, grâce à la diffusion des lumières, ne tiennent plus à des restes de paganisme que par les attaches du péché), un grand nombre d'âmes régénérées, des Eglises disciplinées qui, au moment même où nous vous parlons, sont réunies en Synode pour la seconde fois — douze grands centres de prédication et d'éducation religieuse, deux écoles normales, deux presses, quarante-quatre succursales desservies par des catéchistes et des maîtres d'école indigènes, deux éditions des Saintes Ecritures, tirées chacune à cinq mille exemplaires, complètement épuisées ; une troisième édition de vingt mille attendue avec impatience, non-seulement par nos

Bassoutos, mais encore par des populations congénères vivant plus au nord, à de grandes distances ;— tout cela obtenu, opéré dans des régions où nul Européen ne s'était établi avant nous, où nos missionnaires ont dû disputer aux bêtes féroces les lieux qu'ils avaient choisis pour y construire leurs premières cabanes, voilà la récompense qui était réservée à la foi et aux prières des fondateurs de notre Société !... Ah ! si Dieu leur eût promis de tels résultats pour ce cinquantième anniversaire, ne se fussent-ils pas jetés à ses pieds pleins d'admiration et de gratitude ?... Serions-nous moins reconnaissants, nous qui voyons de nos yeux ce qu'ils eussent à peine osé croire ?

Après avoir essayé de montrer que Dieu a eu pour nous des tendresses exceptionnelles, nous devrions maintenant rappeler en combien d'occasions des frères, qu'aucun engagement ne liait à notre œuvre, nous ont tendu une main secourable. Pourquoi le temps ne nous permet-il pas de le faire ? Que serions-nous devenus, à certaines heures, sans la prompte intervention, la libéralité de nos coreligionnaires d'Angleterre, d'Ecosse, de Suisse, de Hollande, du Cap et d'ailleurs ?...

Nous devrions surtout, Messieurs, faire le compte de nos propres voies ; rechercher, confesser les infidélités dont nous nous sommes rendus coupables. Oh ! que nous avons peu compris ce que c'est que d'être ouvriers avec Dieu pour le salut du monde ! Que de fois les descriptions les plus navrantes de la misère des païens nous ont laissés insensibles ! Que de cris de détresse auxquels nous n'avons pas répondu ! Si, du moins, nous nous étions souvenus que nous avions promis à nos missionnaires d'être constamment auprès d'eux par nos prières. Mais nous n'avons pas su faire même cela, ou nous ne l'avons fait qu'à de rares intervalles et sans nous mettre vraiment à la place de frères qui comptaient sur nos intercessions pour les soulager dans leurs fatigues, leur procurer la délivrance dans leurs détresses, hâter

la conversion de telle âme pour laquelle ils éprouvaient les douleurs de l'enfantement, assurer l'heureuse réalisation de tel projet, le succès de telle entreprise qui eût fait faire un grand pas à la cause de l'Evangile ! — Tous ces manquements proviennent surtout de notre coupable habitude de marchander à Dieu la part qui lui revient dans les biens qu'il nous a confiés. Dans ce moment même, par suite du triste état de nos fonds, n'allons-nous pas laisser échapper une occasion sans exemple de glorifier notre Maître et de sauver des milliers d'âmes ?... Une exploration de MM. Mabille et Berthoud a, pour ainsi dire, jeté dans nos bras de nombreuses populations échelonnées dans la région où commencèrent les premières découvertes de Livingstone. Deux de nos catéchistes bassoutos y ont été laissés par nos frères et sont parfaitement accueillis partout où ils se montrent. D'autres, en grand nombre, brûlent du désir d'entrer dans ce champ de travail et le feraient de suite pour peu que nous leur vinssions en aide. Avec nos traductions des Livres saints qui sont comprises jusqu'au-delà du Limpopo, ils pourraient faire un bien immense, former le noyau de nouvelles Eglises dont nous confierions plus tard la direction aux jeunes frères qui se préparent, en ce moment, à la maison des missions. O Dieu ! pardonne-nous nos négligences passées et mets fin à nos hésitations de l'heure présente !...

Mais nous ne voulons pas céder à un sentiment de tristesse. C'est à la joie que le Seigneur nous appelle en ce jour ; et, par la joie, à la force, à l'ardeur, au dévouement !

Venez, Messieurs, venez ; dressons tous ensemble notre pierre d'Eben-Hézer ! Qu'elle soit tout à la fois le symbole de notre vive reconnaissance et le témoin de nos promesses de persévérance et de fidélité. Gravons sur cette pierre, le grand nom, le saint nom du Dieu tout-puissant et tout bon à qui seul revient la gloire de la conversion des païens, et puisqu'il veut que son

Eglise conserve le souvenir des instruments qu'il a honorés lui-même en faisant éclater sa force dans leur faiblesse, mettons au bas de notre Eben-Hézer, les noms de Lauga, de Guindet, ces jeunes athlètes morts à la première heure du combat ; ceux de Frédoux, de Pellissier, de Lemue, de Daumas, de Rolland, de Gossellin, qui, pendant tant d'années, ont lutté sans se relâcher un seul jour, et nous attendent maintenant dans le ciel entourés d'âmes bien-heureuses qu'ils ont arrachées à la puissance du prince des ténèbres.

« *Eben-Hézer !* Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus ! »

Paris.—Typ. Ch. MARECHAL, 16, passage des Petites-Ecuries.